

à la foule, mais par leur perfection même ceux de son successeur devaient avoir un meilleur résultat.

Cependant, l'éminent chef d'orchestre ne voulut pas se consacrer exclusivement au maître allemand et il est juste de rappeler qu'il inscrivit souvent sur ses programmes des pages intéressantes signées de musiciens français : Chabrier, Lalo, Saint-Saëns, Massenet, Th. Dubois, G. Fauré, V. d'Indy, G. Charpentier, Alex. Georges, Boëllmann, entre beaucoup d'autres, mettant ainsi en pratique sa juste théorie : "... je suis de ceux qui veulent le libre-échange du progrès et de la lumière, sans oublier pour cela les intérêts sacrés de la patrie".

Cette ligne de conduite fut aussi celle de M. Camille Chevillard, le gendre de M. Lamoureux (1), lorsqu'il fut appelé par un vote unanime des musiciens de l'orchestre du cirque à prendre l'intérim de la direction, durant la saison 1897-98. Fils du remarquable violoncelliste François Chevillard, élève de G. Mathias pour le piano, compositeur de mérite. M. C. Chevillard se révéla promptement un habile capellmeister et, récemment encore, suppléant M. Lamoureux indisposé, il remporta de beaux succès personnels aux concerts de novembre, avec deux des principales scènes du *Crépuscule des Dieux*.

Pour en revenir à Charles Lamoureux, il nous faut encore mentionner sa création si désintéressé du Théâtre-Lyrique, à l'Éden, où il monta *Lohengrin*, le premier à Paris, mais ne put, par suite de pénibles événements et de sottises manifestations, jouer le chef-d'œuvre de Wagner qu'un seul soir ! (3 mai 1877).

Naturellement, lorsque MM. Ritt et Gailhard voulurent, à la fin de leur période de direction, représenter *Lohengrin* à l'Académie Nationale de Musique, ils firent appel au concours de Charles Lamoureux et grâce aux soins de ce dernier, la soirée du 3 septembre 1891 assura complètement le succès de cet opéra. Cependant, lorsque M. Bertrand, le 1er janvier suivant, devint à son tour maître des destinées de l'Opéra, il crut devoir s'adjoindre M. Colonne comme directeur de la musique et M. Lamoureux put de nouveau se consacrer entièrement à ses concerts. C'est non-seulement à Paris qu'il triompha, mais soit en compagnie de son orchestre ou en entraînant des musiciens étrangers, il se fit acclamer souvent aussi en Belgique, en Hollande, en Russie, en Angleterre, etc.

Bien des projets ont été prêtés à M. Lamoureux, on a parlé principalement de la fondation d'un nouveau théâtre de musique, nous ne savons si tel est son plan, mais ce qui est certain c'est que nul ne serait plus apte à réaliser le Théâtre-Lyrique tant désiré qui permettrait à nos compositeurs français de donner la mesure de leur très réel talent.

A. DANDELOT.

(1) M. Lamoureux épousa en première nocces la fille du docteur Pierre et de cette union naquit une fille qui est devenue Mme Chevillard. Devenu veuf, il s'est remarié en 1890 avec Mme Brunet-Lafleur.

GARNET MONDAIN

Le comte Eugène d'Harcourt, directeur-fondateur des concerts d'Harcourt, a épousé dernièrement Mlle Pierre de Bernis.

Nous apprenons aussi le mariage de M. Jacques Bourgault-Ducoudray, lieutenant au 102e régiment d'infanterie, fils de M. L. A. Bourgault-Ducoudray, professeur au Conservatoire, avec Mlle Armelle de Keyser.

Voici la saison d'hiver, et aussi la saison mondaine. Thés de cinq heures, réceptions vont se suivre de près, apportant le même cortège de formalités, d'allées et venues, de présentations, de conversations plus ou moins... frivoles, peut-être... Voilà le tourbillon du monde, où les très jeunes apportent la fraîcheur de leur enthousiasme ; où les moins jeunes, c'est-à-dire les blasés, manœuvrent avec adresse, donnant à ces distractions l'importance de réelles préoccupations...

Sans doute ceci a toujours été, et sera toujours, le rôle des salons. Et après tout, nous les aimons quand même ces salons, surtout ceux de notre pays, si hospitaliers, si sympathiques malgré l'étiquette.—Mais nous les aimerions davantage s'ils nous donnaient parfois une note moins frivole, s'ils nous conviaient plus souvent à des impressions d'art.

Jusqu'ici, à part quelques exceptions, on s'est préoccupé de la musique dans nos réunions, mais simplement pour engager un petit orchestre, lequel sert à stimuler la conversation. C'est ainsi que les invités sont reçus au son de la valse de Faust, qu'ils causent entre eux au milieu de l'entrain d'une marche de Sousa, ou qu'ils abordent le buffet aux accents de l'*Intermezzo* de Mascagni. Ceci, j'en conviens, de même que la musique pendant les grands dîners, est chose reçue ; et j'aurais mauvaise grâce en m'élevant aujourd'hui contre une coutume si universellement consacrée. Mais ceci est le côté misérable, c'est là un emploi accidentel de la musique.

Il y a autre chose ; il y a l'art. Et les salons peuvent lui donner parfois l'hospitalité. Rien de plus charmant que ces soirées musicales où, au plaisir de la société et de la conversation, viennent s'ajouter les délicates impressions d'une musique bien choisie, exécutée par des artistes que l'on aura invités pour se faire entendre. Sans doute, il se fait parfois de jolies soirées d'amateurs, et nous ne saurions trop louer ceux qui en prennent l'initiative. Pourquoi ne pas continuer cette excellente idée, mais avec le concours d'artistes ? C'est là un précieux moyen de prouver à ceux-ci en quelle estime on tient leur talent, et aussi une occasion de les encourager dans leur carrière,—pourvu, bien entendu, que l'on n'oublie pas, à leur égard, le principal, le *pabulum vite*...

Ces auditions intimes, dans un cercle nécessairement restreint, ont, je dirais, un charme que n'ont pas les concerts. Un concert c'est le billet pris en location, c'est une soirée à programme fixe ; c'est la banquette à laquelle vous êtes rivé pendant deux heures. Bref, c'est le *prévu* dans tout ce qu'il peut avoir de plus complet. Une soirée de musique, c'est au contraire l'imprévu, la variété ; la musique y alterne avec la conversation. Et puis l'échange des appréciations, l'enthousiasme communicatif de l'auditoire inspirent également les artistes et leurs auditeurs, et crée au milieu d'une réunion cette atmosphère artistique si favorable aux émotions d'art...

Nous voyons depuis quelque temps se produire parmi nous un certain mouvement littéraire, et nous sommes les premiers à nous en réjouir. Toutes les manifestations de l'intelligence, du beau sous ses formes diverses se doivent donner la main. Et quel puissant auxiliaire à la belle littérature, aux réunions intellectuelles, que l'adjonction du plus idéal de tous les arts : la musique !

Car la musique, ainsi que l'a si bien dit un philosophe français, M. Elie Pécaut, "est un langage que nul autre ne remplace. Analytique, précise, par cela même bornée, la parole laisse à la musique le rôle d'exprimer l'inexprimable."

Nous souhaitons donc,—et pour cela nous nous adressons particulièrement à nos aimables lectrices,—que la musique prenne parfois un rôle artistique dans nos réunions mondaines. Nos artistes trouveraient là un encouragement précieux, et notre société montréalaise travaillerait ainsi, de la façon la plus aimable, à répandre le goût de la bonne musique.

DULCIANE.